

Adieu, monsieur Riopelle

Bernard Lévy

Volume 46, Number 186, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52893ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lévy, B. (2002). Adieu, monsieur Riopelle. *Vie des Arts*, 46(186), 2–2.

Adieu, monsieur Riopelle

Il était le plus grand... Pas la peine d'insister. Surtout, il était célèbre. Il était peintre. Voilà ce que répondraient, je crois, la plupart des gens à qui l'on poserait la question : « Qui était Riopelle ? » La plupart d'entre eux seraient bien en mal de citer un autre nom de peintre canadien ou de sculpteur et, plus encore, de vidéaste ou d'installionniste. Aucun artiste visuel aujourd'hui ne peut se prévaloir d'une popularité comparable à celle d'un champion sportif, d'une vedette de la chanson ou du cinéma. Riopelle, lui, a joui d'une telle popularité. Le phénomène est unique, au Canada tout au moins. Il a su se tailler une stature de monstre sacré.

Le fossé est actuellement trop vaste entre les acteurs du monde des arts plastiques et l'intérêt qu'un public pourrait porter à leur personnalité. Jusqu'à un certain point, Riopelle est parvenu à faire de sa vie une œuvre d'art ; dit autrement, sa vie et son œuvre ne cessent de se recouper, elles coïncident souvent, presque toujours. Sa passion pour les voitures de sport que diffusent les médias de masse en le photographiant ou en le filmant au volant de sa Bugatti ou de sa Jaguar associe son nom à la notion de vitesse et d'espace ; il n'en faut pas davantage pour que tout le monde perçoive dans ses toiles l'éclat, voire l'éblouissement et le vertige, de paysages éclatés par le seul effet du regard. Les mots pour exprimer de telles sensations viennent spontanément : puissance, choc, explosion... C'est le même vocabulaire qu'emploient les critiques, les historiens, les experts, les marchands et le simple amateur. Il est commun de parler de volcan en éruption, d'ouragan, de tornade, de force tellurique à propos de Riopelle... C'est dire la nature de l'artiste. C'est déjà affirmer précisément l'étroit rapport qu'il entretient avec la nature : lacs, rivières, fleuves, torrents, forêts, toundras, glaciers ... L'artiste laisse dire.

L'inflation verbale accompagne toujours la gloire. Et pourquoi refuser la gloire quand elle permet d'être et de demeurer soi-même ? Car là s'enracine la grandeur de l'artiste. Il se moque de la pompe et de l'appât artificiel des émissions de télévision ; il désarçonne les animateurs qui tentent de lui accoler une étiquette ou un rôle qu'il ne veut pas endosser. Ce faisant, il déjoue leur vernis savantasse et mondain et met ainsi, une fois de plus, le public de son côté. Il refuse, par exemple, les spéculations aussi inutiles qu'infinies qui opposent abstraction et figuration. Il marque son temps (le milieu du XX^e siècle) et son art (la peinture) en prenant à son compte et en résolvant à sa manière (c'est-à-dire tout en subtile puissance) la question de l'agencement de la lumière et de la matière sur une surface. Au même moment, cent peintres au moins de part et d'autre de l'Atlantique (principalement à Paris et à New York) répondaient à la même question. Le nom d'une vingtaine d'entre eux figurent aujourd'hui dans les livres d'histoire de l'art et leurs œuvres rehaussent les collections des plus grands musées d'art moderne du monde. Riopelle en fait partie.

La singularité de la trajectoire de Riopelle tient peut-être à ce qu'elle est à la fois locale et globale, nationale et internationale, voire universelle, dans son appréhension immédiate des choses. En effet, l'artiste dès le début de sa carrière puise au sein du surréalisme alors en vogue (notamment dans son courant français) un sens de la liberté qu'il contribue à disséminer au Québec en cosignant le manifeste Refus global (manifeste bien local). Il canalise sa fougue créatrice aux États-Unis aux côtés de ses collègues de l'Action Painting à New York et en France (où il s'installe) au cœur de l'effervescence que suscitent les peintres expressionnistes abstraits européens. Plus tard, il rentre au Québec où, comme toujours, son œuvre se nourrit de ce qui l'entoure : une faune familière (oies sauvages, coqs, biboux, etc.), une flore luxuriante (fougères, épinettes, érables, etc.). Il intègre cette nature dans des suites de peintures, de gravures et de sculptures où ne se dément jamais son tempérament en s'appuyant sur une technique (la bombe en aérosol) moins traditionnelle (est-elle moins noble et moins légitime pour autant ?) que le pinceau ou la spatule.

On a reproché à Riopelle de n'avoir pas fait école. Solitaire, retranché dans son fief de l'Esterel, au nord de Montréal, il n'a pas formé d'émules. Il a fait mieux. Il s'est instauré en modèle. Toute une lignée d'artistes sur deux générations maintenant pourraient se réclamer de l'inspiration que suscite en eux Riopelle. Il suffit de fréquenter un peu les galeries d'art pour s'en convaincre. Et puis, à la question à un jeune peintre que conseilleriez-vous ?, n'a-t-il pas répondu en donnant le meilleur des conseils : « peindre ! » Pour Riopelle, en effet, dessiner, peindre, sculpter, graver c'est un peu pareil, c'est toujours exercer le métier de peintre. Riopelle était peintre. Un peintre célèbre. Un maître. Il est mort.

Maintenant, c'est un grand peintre.

Bernard Lévy